

châssées hâtives qui se débilitent à l'auverge, par conséquent les distillateurs comme les bergères se croient lésés par l'établissement de la Société de Tempérance, qui tue leur commerce. Aussi en revanche voudraient-ils la punir, pour punir avec elles tant de familles qui, sous l'égide de cette bienfaisante Association, commencent à respirer dans une atmosphère de bonheur et de prospérité. Voilà ce qu'on se fait.

Depuis que la Tempérance promène partout avec complaisance son drapeau triomphant, chacun se fait gloire d'y appartenir et d'en garder l'engagement, qu'il regarde avec raison comme sacré. Cette inviolable fidélité de tant de milliers d'hommes de cœur, contraste étrangement avec ceux qui naguère, disaient tout haut : *ça ne tiendra point* et déjoue complètement leurs calculs. Un certain distillateur entraînait à vouloir en finir avec cette insignifiante Société.

Qu'a-t-il fait pour cela ? Il a fait connaître dans les paroisses voisines qu'il avait de la *bonne boisson*, non à vendre, mais à donner. C'était à bon marché, comme l'on voit. Toutefois ce premier moyen n'a pas réussi selon ses desirs; et il lui a fallu recourir à un autre. Il aurait peut-être pu payer les gens pour recevoir sa marchandise; mais il a préféré se mettre à vendre des cruches et à danser par dessus le marché de quoi la remplir en bonne liqueur, bien entendu. Peut-être le prix de chaque cruche était-il assez raisonnable pour qu'il pût y gagner de quoi défrayer ses acheteurs. C'est ce que l'on ne sait pas. Mais tout ce que l'on sait, c'est qu'un brave homme de la tempérance ayant achetés de ces cruches, le généreux distillateur lui offrit de sa bonne boisson pour la remplir gratis. Ce qui fut accepté; mais bientôt l'acheteur trouva sans dessus dessous sa cruche; et se donna l'agréable plaisir de faire couler à terre cette liqueur au nez de son distillateur. Celui-ci en lâchant un certain mot, que l'on ne répète pas, s'évertua jusqu'à dire: *qu'il ne comptait pas un Canadien capable de faire un pareil acte.*

Vous l'entendez, braves Canadiens, vous qui pour l'amour de la Tempérance, avez mis en piste, sottiseilles, carafes, jarrits, tonneaux; un distillateur ne vous croit pas capable de refuser une cruche de *whisky*. Voyez quelle basse opinion il a de votre caractère moral. Jugez par celui-ci de tous ceux qui vous parlent contre la société qui fait aujourd'hui votre bonheur. Défiez-vous, lorsque vous sortez de vos paisibles et heureuses paroisses, des auverges où l'on vous tend toutes sortes de pièges. Jetez les boissons que l'on voudrait vous y faire prendre; à la face de ceux qui osent vous en offrir. Ruinez par votre tempérance tous ceux qui veulent vous ruiner par la boisson. C'est une guerre à mort qu'il faut faire à tous les ennemis de votre noble et généreuse Association.

Je suis, etc. UN TEMPERANT.
L'Assomption, le 26 avril 1850.

Nous avons à remercier un ami laïc pour la correspondance suivante :

LA THEÏSME.

La croix est l'étendard de la civilisation.
CHATEAUBRAND.
Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité.
CHAMPFORT.
Aimer les hommes, immoler l'erreur.
ST. AUGUSTIN.

M. l'ÉDITEUR,

Il n'y a pas longtemps que l'homme admirable qui me fournit le premier échantillon de cet écrit fut en route à terre à laquelle son corps seul tenait faiblement, tandis que son âme, fatiguée de sa prison mortelle, était déjà plongée dans le sein de celui qui doit accueillir avec prédilection l'auteur du génie chrétien et des martyrs. La vérité éternelle dans cette phrase est une de ces grandes vérités embassées avec ardeur par les uns, repoussées avec fureur par les autres; il n'y a que les grands génies qui aient le privilège de se faire d'ardents amis et d'ardents ennemis. Dans la bouche d'un homme de ce genre, une révérence venant de répandre la corruption, comme une lave brûlante, sur la France; d'un homme qui vit s'élevait une vieille manie saine sapée dans sa base par l'imoralité; qui vit promener triomphalement dans Paris les vices proscriptions, objets de saintes abominations; qui vit les essentus de trente millions d'êtres raisonnables, répétés à l'envi, proclamer qu'il y a un Dieu! dans la bouche de l'homme qui vit l'humanité du dix-huitième siècle s'établir dans une mer de boue et de sang, et qui essaya de faire danser par ce moyen le dix-neuvième siècle, comme ces brillants insectes qui naissent de la matière putride, cette vérité prend une valeur, une importance plus grande encore, s'il se peut.

A tous les maux qui pèsent sur l'humanité, on cherche tous les remèdes, excepté à ce médecin soi-disant qui guérit toutes les infirmités, celles de l'âme surtout, que nos médécins, aussi infirmes que leurs patients, ne sauraient même deviner. L'humanité se roule sur sa couche brûlante et fiévreuse sans jeter la vue sur le *serpent d'airain* qui peut seul la guérir, sans presser sur ses lèvres la croix qui seule peut la rafraîchir. Oui, la croix est l'étendard de la civilisation; c'est le seul étendard qui traverse sain et sauf tous les combats depuis si longtemps; le seul qui brille sur les ruines anéanties depuis dix-huit siècles, sans jamais s'altérer, abritant et protégeant de son ombre la civilisation, pansant les blessés, ressuscitant les morts, encourageant ses amis, pardonnant à ses ennemis.

Étrange obstination à aveuglement déplorable! Tout ce qui se fait dans le monde se fait pour la vie de l'homme, et n'importe et ne considère que le commencement de cette vie, celle qui passe dans son enveloppe mortelle un instant dans l'éternité, s'il ferme les yeux sur le reste; comme une mère qui abandonnerait son enfant à lui-même aussitôt qu'il aurait abandonné le maillot; tout se fait pour la vie de l'homme, s'il ne se donne pas la peine de jeter un coup d'œil sur l'éternité, et de cette vie; il ne faut que semer ses misères dans l'espace vide entre son berceau et sa tombe, sans fruit et sans espoir; il dépend de nous comme un prodige insensé dans les cinquante ou l'achèvement premiers années de sa vie, s'il ne s'en va tout triste, à ce misérable ingrat qu'il flâte, et qui va bientôt le laisser au commencement du voyage, et en face du Dieu vivant.

Quant tout est mis en question, ni on révoque en doute, ni s'il se propose de se référer soi-même dans le passé, et de faire tous ses efforts pour ramener ceux qui n'en ont pas. Chacun ne doit-il pas apporter sa contribution à cette bonne œuvre, et le dévot de la venue serait-il plus regardé que le prêtre du publicain?

endus dans la ton. Après avoir inutilement interrogé la nature qui ne leur répondait que par ce silence, on nota que et étendit le regard de Dieu sur le monde, et que par le regard de Dieu, cette chaîne d'or de son amour qui nous rattache à lui, peut seul nous guider dans le labyrinthe de la vie. Êtres infimes, grâces de poursuivre dans l'immensité, nous nous heurtions partout, nous nous roulissons d'alarme en alarme, nous nous brisons le visage et le cœur contre le monde, si cette chaîne si douce, nous retient solidement attachés au pivot de l'univers, seul être qui ne passera pas, qui a précédé et suivra tout, de qui tout émana et qui absorbera tout. La religion, le christianisme est toujours cette colonne de nuée ou de feu, qui guidait les Israélites dans leur pèlerinage on l'étoile des rois mages; c'est le sein de la mère pour l'enfant; c'est le dernier ami dans l'exil; c'est la place dans la naufrage; c'est la boussole dans la forêt; c'est le baume dans la douleur, c'est tout, c'est Dieu.

Qu'est-ce que la vie sans la religion, sans Dieu? Un cercle vicieux; sans entrée et sans issue; l'homme naissant pour mourir, vivant pour vivre, souffrant pour souffrir, mourant pour mourir. Passer sa vie à gager sa vie; passer sa vie à garder, à préserver, à défendre sa vie, et cela est un but, une fin, assignée à l'homme par un être infiniment sage? Blasphème insensé! Le hasard faisant naître l'un dans une cabane, l'autre dans un palais, l'un dans la misère, l'autre dans l'opulence, celui-ci avec les dons de la nature et de la fortune, celui-là dénué de tout... Mais le hazard est Dieu? et Dieu laissera-t-il cela filer sous ses yeux sans que la main de sa justice rétablisse l'équilibre? Il aura créé deux hommes, l'un dans sa haine, et l'autre dans son amour, au premier échelon de la loi des misères, au second de la loi du bonheur? On n'aime Dieu pas la même infirmité, on n'est pas Dieu, car Dieu n'est ni être, Dieu n'est ni être, Dieu n'est pas Dieu. Invoqués par Dieu et sa religion, c'est à lui que vous en appelez l'impunité des crimes, quand la main du malheur vous étouffe, c'est dans son sein que vous répandez les pleurs que vous ne pouvez plus répandre dans le sein d'une mère glacée par la mort. Oh! l'est-ce alors surtout que le cœur s'agitant tout lui manque, s'éleve instinctivement vers son auteur, se plonge dans son sein pour y retrouver l'être éternel qu'il a perdu. C'est si horrible, aussi, de sager que jamais nous ne reverrons la mère, la sœur que le ciel nous a ôté comme il nous les avait données, que l'âme, au milieu des ténèbres les plus profondes, va tâtonner dans le ciel pour les chercher. Pourquoi le malheur nous rappelle-t-il la vertu? pourquoi nous rappelle-t-il notre fin, parce que sa fin, en nous brisant son cœur, nous rappelle à nous-mêmes. Qu'est-ce en effet que cette chute paradisaïque, cette comédie sans fin que joue le monde d'en haut? Les âmes s'agitent sous leur théâtre pour être remplacées par d'autres qui s'agitent à leur tour? Qu'est-ce que cette joie qui peut être empoisonnée par la mort d'un parent, d'un ami? Qu'est-ce que cette fortune, fruit des labeurs de toute la vie, que l'on peut perdre à chaque instant; qu'il faut cacher aux regards envieux; qu'il faut manger au milieu de concerts lamentables que sa main arrache aux pauvres? La fortune est-elle un bien ou elle son un surcôté? Le soleil, les insectes, l'éclaircie, l'éclat, la banquette... Tous ces êtres de la fortune humaine ont la clef du coffre. Quelles institutions humaines garantissent la fortune la plus saine et le plus honorablement de terre. Quand on songe, le soir, au coucher, que l'on peut s'éveiller sous des débris de pur et souffrir deux fois les tortures de la mort. O misère! et cette vie peut être un but? Qu'est-ce que l'âme, la gloire? Les plus grands hommes ont été les plus malheureux pendant leur vie; la gloire est une pierre précieuse qui se paie extrêmement cher, qui se paie de la vie de l'insensé qui l'achète; et qui connaît aujourd'hui tous ces grands hommes, ignorés des trois quarts de l'humanité, s'ils sont au ciel, que fait la gloire à leur égard; et ils vivent d'une autre vie immortelle, que leur fait le burlesquement des siècles, au moment de leur tombe, comme une pierre que de la poussière et l'amour de la gloire elle-même ne peut lever la pierre de l'immortalité de l'âme? Qu'est-ce que ce besoin de se survivre, s'il n'est en nous qu'un vain orgueil, que tout ne meurt pas en nous, que tout n'est pas fini au temps, et que l'écho de cette gloire, traversant les siècles, viendra quelque jour nous rappeler dans des contrées inconnues, qu'autrefois nous avons vécus sur la terre. L'existence reconstruit pas dans la langue vient se briser émissante à ses pieds et se mêler à ses pleurs. Et qui qu'il était fier et joyeux les cœurs d'ados de la patrie? L'âme d'homme qui se peut dire heureux? C'est-à-dire le phénomène. Il y a cinq mille ans l'homme cherche sur la terre le bonheur qu'il n'y trouve pas; si encore, les labeurs, les peines, les soucis du père profitent au fils, s'ils pouvaient être son point de départ... Mais non, il faut qu'il recommence comme si rien n'avait été fait avant lui, et ses enfants feront encore après lui le même chemin. La société progresse, parce qu'elle se succède ou plutôt qu'elle est toujours elle-même; mais l'homme recommence toujours la tâche de l'homme comme le fils creuse toujours le même sillon que son père, pour arracher à l'avarice de la terre, des trésors inépuisables. L'expérience de tant de millions d'hommes n'est rien; et devant et malgré l'évidence des faits, l'homme espère, attendant toujours le bonheur, sur la terre, comme le fruit d'un arbre qui ne mûrit que dans le ciel, et qui ne se cueille que dans le paradis.

Qu'erreurs ont décollé et décollent encore chaque jour de cette erreur-mère. Que devient la société au milieu de l'athéisme social et politique? La société ne reconnaît plus de Dieu, ce serait de l'intolérance. La société donc, au lieu d'être un moyen pour faire parvenir l'homme à son but, à sa fin dernière, à l'éternité, l'en détourne, et chaque fois qu'il leve la tête vers ce ciel qui doit être un jour sa patrie, ce ciel qui l'attend, gardé et orné par ses anges, la société lui incline la face vers la terre. La loi fait baisser, le plongement dans la boue, lui ôte son âme, comme un aigle auquel on enlève ses ailes. Au lieu de chercher à élever les fortunes, à donner à tous l'aisance qui est presque une condition de vertu, les gouvernements abandonnent les gouvernés comme des proies au plus rusé et au plus fort. L'extrême richesse et l'extrême pauvreté; le riche ne pouvant sortir de chez lui, sans que ses vêtements seyxent froissés les haillons de la misère; le pauvre ne pouvant lever les yeux sans que l'or du riche vienne se refléter sur sa figure pour en rendre le teint plus livide encore. Voilà ce que produit l'athéisme après tout base et principe de la société, et l'homme s'éloigne de plus en plus de son but. C'est, il est évident en effet, que le pauvre amoncelé ou le moine pas, l'autre bonheur que celui d'être riche, ne tente pas de se l'approprier en dépouillant son prochain; c'est, il est évident que le riche, renfermé dans ce cercle étroit de la vie, pressé d'un jour par quelle n'est pas longue, se replie sur lui-même, se bouche les oreilles pour n'entendre pas les plaintes du pauvre, et cherche dans l'ivresse des plaisirs sensuels l'oubli des malheurs qui l'ont souillés ses fesses. Ce qui serait bien plus douloureux, ce serait une société paisible au milieu d'un état de choses; ce serait la charité du cœur, la charité adhésive, se dépouillant pour l'amour d'un Dieu qui n'est pas, ce serait la résignation au cœur d'opprimer aussi, se résignant encore pour l'amour d'un Dieu qui n'est pas, ou l'existence que pour sanctionner ces monstruosités. Où est l'amour, hors de la religion? Qui s'adresse à toutes les souffrances communes et inconnues de l'homme? Qui jete au pauvre mendiant autre chose que cette pièce de cuivre, moins sombre et moins dure que le cœur de celui qui la donne? La religion. Partout, hors d'elle, se montre l'égoïsme avec sa face d'airain et son cœur de fer; qui donne l'aumône de la main seulement, avec le dédain dans le cœur et sur les lèvres, et par être dérivé de l'impunité du pauvre; qui rend le pauvre méprisable à ses propres yeux et lui fait rendre l'être qui a mis un cœur de démon dans cette poitrine d'homme. Ah! si le riche pouvait une fois voir à nu le cœur de ce malheureux qui lui tend la main, ce cœur noyé dans l'athéisme et gonflé de haine, l'instinct de la conservation, à défaut d'un mobile plus noble, lui imposerait au moins une sensibilité apparente, à la vue des trésors de colère que révèle ce cœur ulcéré. L'athéisme dans la société est donc le père de la misère et de la haine, il en est encore la mère; il Pa créée seul et dans toute son horreur.

En donnant la terre pour paradis à l'homme, il ravale ses plus nobles facultés, écarte les animations de la Divinité; il le renferme dans le cercle étroit des besoins matériels; il le condamne le cygne à se plonger dans un bourbier; les plaisirs de l'âme par conséquent ne sont plus rien pour lui; les pures jouissances du cœur, délaissées, s'évanouissent. Aussi les arts se matérialisent aujourd'hui, et s'amouillent dans le matérialisme. Or, chose évidente;

plus on diminue les jouissances morales et intellectuelles, plus il faut multiplier les jouissances matérielles pour remplacer le vide laissé dans le cœur de l'homme par l'absence des premières; plus donc il faut semer les richesses, et Dieu sait ce qu'il en faut pour remplir ce vide; pour les puissances matérielles, le cœur est une éponge.

L'athéisme enlève donc à la richesse sa plus noble prérogative, la charité; elle n'a plus que son plus beau mérite, la résignation; elle multiplie et complique infiniment les problèmes du paupérisme.

Par l'athéisme, j'entends ici l'absence de la religion comme base de la société, comme principe et guide de la politique, et non pas la négation de l'existence de Dieu. Car, à mes yeux, nier la religion, c'est nier Dieu; je n'ai jamais connu de milieu entre ces deux abîmes, et n'ai jamais pu m'habituer à un Dieu faignant créer pour oublier sa création; je n'ai jamais pu me familiariser avec le sophisme d'un créateur sans liaison avec sa création, sans religion; je n'aurais les deux plutôt que de n'en admettre qu'un; c'est aussi absurde pour moi qu'un effet sans rapport avec sa cause.

UN CROYANT.

Nouvelles Religieuses.

— On lit dans le *Napoléon* :
"Naplés, 15 mars.—Chacun commence ses préparatifs de départ; le cardinal Antonelli s'occupe de l'itinéraire. Un corps de cavalerie escortera le Pape jusqu'à nos cantonnements; de là on s'en ira vers le général Baraguay-d'Hilliers. Le corps diplomatique se réunira à la porte même de Rome, sous le portail de Saint Jean de Latran, où sera chanté un *Te Deum*, ensuite il accompagnera le Saint-Père au Vatican. Une fois à Rome, Sa Sainteté aura sa garde de Suisses et de gardes nobles. Des postes d'honneur seront réservés à nos troupes."

— On vient de découvrir, près de Viterbe (États pontificaux), deux cités étrusques: Aluarina, que Ptolémée indique en faisant mention des *Musurini*, et qui mainte nant porte le nom de la Civita, et Curtilianum, appelée maintenant par un léger changement Cordigliano. Les écrivains anciens n'en disent rien; dans le moyen âge, *Musurina* est citée par Lanzolotto vers la moitié du treizième siècle.

Tous deux, dépouillés de leur importance première, ont dû à leur obscurité d'être respectées par la conquête romaine; par le moyen âge et par les siècles modernes; aussi offrent-elles d'amples études à l'antiquaire. Le plan primitif s'y retrouve intact; les substitutions des bâtiments modernes ont les caractères des fabriques étrusques, les murs, les tours les mes se retrouvant sans peine.

On y a trouvé des grottes séculaires renfermant jusqu'à 40 sarcophages couverts de figures plus grandes que nature et peintes en rouge, avec les yeux bleus. De précieuses inscriptions étrusques se lisent sur la poitrine et les jambes des figures, dans les cartouches, sur les convolutions. Celles qu'on a lues désignent la famille Alizia. Deux particulièrement sont longues, bien conservées et très-importantes. Il y a des bas-reliefs, des plats à la façon égyptienne, des dessins peu communs, des métaux ciselés, des miroirs, etc.

M. Bizzicchielli, qui s'est vu l'indication du professeur et savant antiquaire F. Orioli, a fait ces découvertes, ne néglige rien pour les rendre plus profitables à la science; et déjà il possède une collection qui sans doute ira prendre une place honorable dans le musée de dépôt si riche des Étrusques au Vatican.

St. Grégoire.—Nous apprenons par une lettre particulière que tout paraît rentrer dans l'ordre à St. Grégoire. La cour d'enquête qui siège depuis 8 jours, a découvert en partie les auteurs des troubles. La très grande majorité a été induite en erreur, et s'en est repente sincèrement. Espérons qu'elle ne se laissera plus égarer par ceux qui aiment à pêcher en eau trouble.

Citation de Journaux.

(Du Canadien.)
On nous a suggéré d'appeler l'attention de nos lecteurs sur un journal anglais publié à Montréal sous le titre de *British American Journal of Medical and Physical Science*. Pour en faire connaître l'esprit, nous donnons la traduction d'une correspondance contenue dans le numéro du mois dernier.

En parlant d'un malade atteint du *chou bon* le 23 octobre dernier, à Beauport, le correspondant (qui est le Dr. Von Hlland) s'exprime ainsi :
"Le capitaine Rainville me dit que le curé venait de donner les secours spirituels au malade; que ce malade son serviteur, était trop pauvre pour requérir les soins d'un médecin, mais que le révérend M. Bernard, le curé (près de grands talents), convenait que le pauvre d'un homme ne m'empêcherait jamais d'exercer l'humanité à son égard. J'avais engagé à recourir à mes services professionnels. En ce respectable curé l'humanité souffrante a toujours trouvé l'un de ses avocats les plus zélés et les plus infatigables, et pendant toute la durée du choléra, je lui va à toute les heures du jour et de la nuit, se dévouer tout entier à fournir à ses paroissiens essayés tous les secours en son pouvoir, tant spirituels que temporels, indépendamment des nombreuses visites qu'il a été obligé de faire à l'Asile des Aliénés, où la terrible maladie faisait de cruels ravages. Aux excellents et admirables actes de nos campagnes peuvent justement s'appliquer ces paroles de l'illustre Veu d'Azir: "Honors de la confiance du peuple et ne perdant jamais de vue le tableau déchirant des misères humaines, ils vont chaque jour le plaisir d'essayer des larmes et de soulager des malheureux dont les maux physiques ne sont pas toujours la plus grande infortune. Ce n'est point par leurs écrits, c'est par leur vie, et leurs paroles, qu'ils ont des droits à nos éloges. Leur réputation se fonde autant sur leur vertu que sur leur dévouement; hors les temps de calamités, pendant lesquels leur zèle n'a

point de bornes, toutes leurs journées se passent à sembler et l'on peut dire d'eux, comme des "hommes simples et bons au milieu desquels ils sont placés, faire le bien et mourir, voilà toute leur histoire."

Nous citons ce témoignage parce qu'il est donné par des protestants et que l'impartialité et le style employé présentent un contraste remarquable avec les productions d'autres écrivains.

(Du Montreal Transcript.)

Nous conseillons à tous ceux qui atteints la "fièvre Californienne," aussi bien qu'à tous ceux qui ont la curiosité d'apprendre quelque chose du moderne *Elkandoo*, de se procurer un exemplaire du nouvel ouvrage en ce moment à vendre à la librairie de M. Dawson, intitulé: "Journal d'un médecin." C'est, comme le titre l'indique, la narration d'un homme de Parti qui fut entraîné, par l'espérance du gain professionnel, à visiter les mines d'or, et qui publie aujourd'hui ce qu'il sait pour le bien des autres. L'auteur d'un tel livre en retraite pour la valeur de son argent, car le style en est calme, exempt d'exagérations, et garantit l'exactitude des faits qu'il contient. Nous ne doutons pas que la publication d'un tel ouvrage ne détourne un nombre de personnes de se rendre aux mines, et en dissuade de leurs folles et périlleuses spéculations s'y rendre. Cet opuscule se vend 1s. 3d.

(Du Canadien.)

ÉROULEMENT.—Avant-hier, le terrain sur lequel était une des maisons à deux étages de M. Gilmoar, à l'Anse des Mères, s'est ébranlé et a renversé la maison. Le craquement des murs et des cloisons alarma ceux qui s'y trouvaient et leur donna le temps de se sauver. Une masse de rochers, du poids d'environ cinq tonnes, s'est détachée le même jour de Cap, et s'est entrée par derrière dans une maison de la rue Camplain, près de la Chapelle des Marins.

Il n'y avait dans la maison qu'un seul personne qui échappa comme par miracle.

(Du Courrier des États-Unis.)

Au moment où les éloquents orateurs de la chaire prêchaient la charité et la réconciliation à tous les hommes, à tous les partis, au nom de l'autorité divine, le journal hebdomadaire, qui passe pour l'organe de l'autorité temporelle, était moins bien inspiré. Soldat de la presse, il faisait feu contre sa confrérie dans une sorte de manifeste qui soulève un véritable orage dans les rangs du parti modéré. D'après le *Napoléon*, la presse est un pouvoir sans mandat légal; or, il se demande si, sous la République, il peut y avoir d'autres pouvoirs que ceux qui émanent du suffrage universel, et si l'Assemblée législative abdiquerait, ou si non, devant le journalisme. Le *Napoléon* n'y a pas de milieu, comme vous voyez. Selon lui, la liberté de la presse ne doit plus être une liberté, ce sera une fonction déléguée au scrutin. Mais qui lui a délégué la sienné, dit avec raison le *Journal des Débats*? Il n'a qu'à se demander où il a pris son mandat, il saura où nous avons pris le nôtre.

Le traité de Nicaragua fait tous les frais de la chronique de Washington; mais comme le huis-clos sénatorial l'enveloppe encore de son mystère officiel, on ne peut en parler que sur la foi toujours incertaine des ouï-dire: Il paraît néanmoins avéré que les stipulations en sont hautement avantageuses pour les États-Unis, et assurent la prépondérance de l'Union sur toute la surface du continent américain. S'il en est réellement ainsi, le cabinet aura désormais un acte important à opposer aux attaques de ses nombreux adversaires, qui lui reprochaient si amèrement sa nullité.

Il a besoin du reste de s'appuyer sur ses œuvres, car la main du président est, en ce moment, l'unique soutien qui lui reste. Rarement, croyons-nous, un ministère s'est vu frappé d'une impopularité aussi complète, sans avoir rien fait d'essentiel pour le mériter. Que peut-on reprocher en effet à M. Clayton et à ses collègues, sinon quelques fautes de détail, dont la plupart sont encore à l'état d'hypothèse et d'allégation? Et pourtant, lorsque le parti démocrate l'a battu en brèche, c'est à peine si quelques voix s'élèvent pour le défendre timidement, si quelques journaux prennent son parti du bout des lèvres.

Le correspondant du *Courier and Enquirer*, demeuré fidèle à l'administration au milieu de cette défécation presque générale, a consacré à l'examen de cette situation anormale des lettres les plus habiles qu'il ait écrites depuis longtemps. Il ne trouve qu'un seul grief réel contre les conseillers du général Taylor; c'est de s'être tenu trop à l'écart, de ne s'être pas mis suffisamment en communication d'intérêts et d'idées avec les whigs du Congrès, de n'avoir pas su enfin former leur parti dans les chambres. Peut-être cela est-il vrai; peut-être est-ce l'unique faute de cabinet; mais elle est capitale au point de vue politique. Le fait est que les États-Unis, ce pays de l'équilibre constitutionnel par excellence, offre en ce moment le spectacle d'une administration qui non seulement ne compte pas une majorité dans les chambres, mais qui n'y possède même pas une minorité fixe et déterminée. Les whigs, au lieu de se rallier sous le drapeau commun, se groupent autour de certains noms et se trouvent, par conséquent, fractionnés; n'ayant point été ramenés vers le centre d'une sympathie déterminée, ils se laissent aller au p. n'chant de leurs préférences et de leurs impulsions personnelles.

Le conclusion du traité de Nicaragua, la ferme volonté exprimée par le général Tay-

or de maintenir ses conseillers, enfin le point d'audace et d'acharnement où est arrivée l'opposition, vont peut être resserrer les liens qu'on avait eu le tort de laisser relâcher, et ramener la discipline dans les rangs du parti. S'il en est ainsi, le ministère pourra traverser, sans y périr, la crise dans laquelle il se trouve engagé. Mais au cas contraire, il nous semble impossible, quoi qu'on dise, les optimistes, qu'il puisse louver longtemps au milieu de canéels que lui suscite à chaque pas l'opposition.

S'il faut en croire les correspondances, le comité, moins de x membres M. V. Phelps et Webster, serait déjà tombé d'accord sur le programme suivant, présenté par M. Clay :

- 1° Bill décrétant l'admission de la Californie et l'organisation des nouveaux territoires, sans mention de l'esclavage;
- 2° Règlement des frontières du Texas, avec faculté d'y former quatre États—avec ou sans esclaves;
- 3° Loi relative à l'extradition des esclaves fugitifs;
- 4° Abolition de l'esclavage dans le district de Colombie.

Il reste à soumettre ces bases, perment au plus tôt la forme d'un plan défini, pour venir tenter leur fortune devant le Sénat.

DECES.

A Berli : District de Montréal le 23 ult. à l'âge de 52 ans après une longue et pénible maladie supportée avec résignation et piété M. Simon Burdon.
Au même lieu, le 25 ult. Dame J. L. Leclerc, épouse de M. Pierre Durand à l'âge de 76 ans.
Le 27 ult. Dame Emily Rish épouse de l'Hon. Ross Cuthbert. Eer. Seigneur de Lanraie, Dautai et autres lieux. Cette Dame se distinguait par ses manières affables et sa générosité envers les pauvres qui perdent en elle un de leurs fermes soutiens. Elle emporte les regrets de tous les consiliaires et de tous ceux qui l'ont connue ou en ont entendu parler. Ses corps fut transféré du manoir Seigneurial de Dautai, le 1er Mai à Berthier où il fut déposé dans les voutes de la chapelle Seigneuriale, suivi d'un grand concours de peuple et des personnes les plus marquantes du lieu ainsi que des paroisses circonvoisines.

Les journaux de cette Province ainsi que ceux des États-Unis sont priés de reproduire ces décès.
Le 25 avril dernier, Olivier Tassé, âgé de 16 mois, enfant d'un journalier de ce nom, de St. Martin, Isle-Jésus, avait été laissé seul à la maison pendant un quart d'heure par l'absence de sa mère. A son retour, elle trouva son enfant au fond d'une cuve où il venait d'être suffoqué dans de l'eau chaude.

TEMPERANCE.

MANCHE prochain 5 courant, il y aura une ASSEMBLÉE DE TEMPERANCE à la maison d'école, près l'évêché, immédiatement après les Vêpres, pour l'élection des Officiers de l'Association.
Montréal le 3 mai 1850.

Les Marquiers de la Paroisse de St. Martin recueillent des aumônes pour les pauvres de l'Église Paroissiale, jusqu'au 17 Juin prochain.
Pour Plans et Devis, s'adresser au Frère Vierge, P. FOULIN, P. R. R.

Montréal, le 3 mai 1850.

AVIS.

COLLEGE DE L'ASSOMPTION, SAVOIR :

La Corporation du Collège de l'Assomption donne notice à toutes les personnes qui sont endettées envers le dit Collège pour l'achat ou l'instruction de leurs enfants, immédiatement au PREMIER AOUT 1849, de venir solder leurs comptes, ou prendre des arrangements d'ici au PREMIER JUIN prochain sans faute. Faute de quoi leurs comptes seront mis indistinctement entre les mains d'un Avocat.
S'adresser à M. Guibant au Collège, ou au Rév. M. Dorval à la Cure, ou au Soudigné, l'un des membres de la dite Corporation chargés spécialement de cette affaire.
L. J. C. CAZENÈVE.
L'Assomption, le 26 avril 1850.

ARBRES FRUITIERS, ETC.

VENTE PAR ENCAN D'UN CHOIX D'ARBRES FRUITIERS, D'ARBRES SAUX A FRUITS ET A FLEURS, ETC., ETC.
Le Soussigné agent pour JAMES DOUGLASS, propriétaire.

ROSE BANK NURSERY.

offra à l'Écan dans ses appartements, jeudi le DEUXIÈME AOUT prochain.—Une collection choisie de PALMIERS, POISSONS, CHENILLES, VIGNES FRAMBOISIERS, FRISIBERS ET ARBRES SAUX A FLEURS, tous propres au climat du Bas-Canada.

Ces Arbres, etc. étant arrosés et plantés, avec soin, avant la végétation, et conservés jusqu'au 15 mai de l'année suivante dans le meilleur état possible pour être plantés, ils seront plantés, ce qui peut se faire en tout temps avant la fin de l'été.

Nous espérons que les Catalogues descriptifs, et en français, le manuscrit de la plantation de ces arbres, seront prêts un semaine avant la venue.

Les personnes obligées de quitter leurs terres, et retourner le prix de l'objet au dit endroit, peuvent être assurés qu'il leur sera restitué à leurs frais, et sans qu'ils aient à payer rien de plus. Cependant, ils doivent donner des informations particulières pour le transport de ces plantes.

CONDITIONS.—ARGENT COMPTANT.
La Vente aura lieu à DIX HEURES sans midi le 17 JUIN PROCHAIN.
JOHN LEEHING.

MOIS DE MARIE.

NOUVELLE édition, augmentée des PRIÈRES DE LA MESSE, VÊPRES, DES DIMANCHES, CHERMIN DE LA CROIX, ETC., ETC., avec illustrations.
Prix 7s. 6d. la douzaine.

A vendre chez
Montréal, E. R. FABRE, et Cie.
2-AVRI-1850. Rue St. Vincent N. S.

LE MOIS DE MAI.

Le Soussigné vient d'imprimer une superbe édition du MOIS DE MARIE. Cette édition est augmentée de plusieurs SALUTATIONS A LA S. Vierge, et est p. d'actualité sous tous les rapports; elle est publiée jusqu'ici en Canada, et ne se vend que le même prix.
J. B. ROLLAND.
N. B. 21, Rue St. Vincent.
Montréal, 19 avril 1850.